

CHAPITRE XVIII

EN QUÊTE DE L'ARRIÈRE-COLONNE

(Du 1^{er} au 13 juin 1888.)

Nous sommes escortés par plusieurs tribus de Moukangui. — Le camp au village d'Oukouba. — L'arrivée au fort Bodo. — Nos malades chez Ougarrououé. — Rapport de Stairs. — Les maraudes nocturnes des nains. — La grande revue de la garnison. — Je me décide à prendre la conduite de la nouvelle expédition. — La mauvaise santé du capitaine Nelson. — Mon petit terrier Randy. — Description du fort. — Les Zanzibari. — Évaluation du temps que prendra le voyage. — Suggestion de Stairs relativement au vapeur *Stanley*. — Conférence avec Stairs sur le major Bartleot et l'arrière-colonne. — Lettre d'instructions au lieutenant Stairs.

Le 1^{er} juin, accompagnés par une vingtaine de gens appartenant à Mazamboni, nous quittons Oundoussouma, pour arriver à Ouroumangoua en une heure et demie. Le district nous fournit une escorte d'une centaine d'hommes; les Mazamboni s'en retournent chez eux. A Ounyabongo, après une étape de deux heures, les gens d'Ouroumangoué se retirent à leur tour, remettant leurs honorables fonctions aux habitants de l'endroit; ceux-ci nous font cortège pendant une heure et demie, puis nous laissent à Moukangui, sûrement logés et bien munis de vivres. Avant d'arriver au village, nous avions dû nous ranger en ligne de bataille et un combat était imminent, mais le courage et le bon sens du chef prévinrent une rupture qui n'eût profité à personne.

Un bon exemple est aussi contagieux qu'un mauvais. Les chefs d'Ouombola et de Kametté ayant appris avec quelle promptitude nous avions accepté les offres amicales des Moukangui, nous n'entendîmes le lendemain aucun cri de guerre, nous ne vîmes aucune figure hostile. Les gens de Kametté, il est vrai, nous intimèrent l'ordre de ne pas nous écarter du chemin; ils étaient dans leur droit, car nous n'avions pas affaire à

Kametté; il était de fort bonne heure, d'ailleurs. Au village d'Oukouba, nous étions fatigués par cinq heures de marche: Oukouba, du district de Bessé, ayant déjà fait connaissance avec nos armes le 12 avril précédent, nous laissa camper tout à notre aise sur son territoire. Au soleil couchant, nous eûmes le plaisir de voir plusieurs indigènes se présenter sans armes; le lendemain matin ils revinrent nous offrir une chèvre laitière, quelques poulets et assez de bananes pour tout notre monde.

Le 3, nous avançons rapidement, réquisitionnant des canots pour passer l'Itouri. La grande rivière coulait à pleins bords comme nous l'avions vue au mois d'avril, bien qu'il n'eût pas plu dans les derniers temps.

Le lendemain, après avoir traversé l'Itouri, nos gens s'emparent d'une femme de Mandé, que bientôt après je fais relâcher, afin qu'elle raconte comme nous sommes bons enfants, pourvu qu'on ne nous dispute pas le chemin. Ce message pourra étendre l'espace des relations pacifiques entre nous et les natifs.

Le 5, nous fîmes l'étape de Babourou, et, le lendemain, celle d'Inde-ndourou ouest. Le 7, une marche de sept heures nous amena à la rivière du Mioualé, ainsi nommée des nombreux palmiers raphia qui croissent sur ses bords. Le 8, nous rentrions au fort Bodo, conduisant avec nous six têtes de bétail, un troupeau de brebis et chèvres, quelques charges de tabac indigène, 18 livres du whisky donné par le Pacha, et autres petites friandises pour réjouir la garnison.

Un silence si profond règne dans la forêt que, pendant ces 67 jours de séparation, nous sommes restés absolument ignorants les uns des autres. Avant d'arriver à 400 mètres du fortin, nous n'eussions pu rien deviner du sort fait au lieutenant Stairs, qui, on se le rappelle, était allé le 16 février chez Ougarrououé pour reprendre nos convalescents; nous voulions leur faire partager au plus tôt le bien-être que nous allions trouver dans ce pays ouvert dont la vue seule avait déjà guéri nos hommes. La garnison aussi pouvait se demander quelle avait été notre destinée. Mais quand les décharges de nos fusils réveillèrent les échos de la forêt endormie, le fort Bodo répondit presque coup sur coup. Notre station existait encore; nous le comprenions en même temps que nos gens apprenaient notre retour.

Le lieutenant Stairs se montre le premier et nous souhaite

la bienvenue; bientôt après, le capitaine Nelson: l'un et l'autre en excellente condition, un peu bouffis peut-être. Leurs hommes arrivent précipitamment; une joie exubérante étincelle dans leurs yeux, illumine leurs figures; ces enfants de la nature n'ont pas appris à cacher leurs sentiments, ni à déguiser leurs émotions.

Mais, hélas! comme je m'étais trompé dans mes supputations! Depuis ma première entrée dans cette forêt, je n'avais cessé de me blouser. Après avoir évalué soigneusement tous les kilomètres de la route à parcourir et prévu chaque obstacle, j'étais certain qu'avec une escorte aussi peu chargée, Stairs nous reviendrait après une absence de 59 jours. Je l'avais attendu 47 jours, assuré qu'il serait heureux d'assister à l'issue de nos efforts. Mais il n'arriva qu'au bout de 71 jours, quand nous avions déjà communiqué avec Emin Pacha.

J'avais espéré que, des 56 malades laissés aux soins d'Ougarrououé, et nourris à nos frais, 40 convalescents au moins seraient en état de marcher, mais M. Stairs les trouva en pire état qu'à notre départ. Tous les Somali avaient succombé, à l'exception d'un seul, et le survivant mourait à Ipotó. De 56 il n'en restait plus que 34, parmi lesquels Djouma, amputé du pied; 3 étaient à fourrager. Des 30 misérables squelettes ambulants qui lui furent remis, 14 moururent en route, 1 fut laissé à Ipotó, les 15 autres survécurent pour montrer des corps défigurés par des colorations repoussantes et des affections probablement incurables.

Fort Bodo, Ibouiri, Afrique centrale, 6 juin 1888.

Monsieur,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que, conformément à vos ordres du 15 février 1888, je quittai le fort Bodo dès le lendemain 16, avec une escorte de 20 messagers et autres. Nous devions nous rendre à la station d'Ougarrououé sur l'Itouri, et de là, dépêcher les courriers vers la colonne du major Barttelot, prendre charge des invalides confiés à Ougarrououé, et les amener au fort Bodo.

Le 17, nous atteignîmes le village de Kilimani. Le 18, je me décidai pour un large sentier d'indigènes, bien battu, à 3 kilomètres ouest du village. Ce sentier de traverse devait, pensions-nous, mener assez loin dans la direction d'Ipotó. Après l'avoir suivi jusqu'à 11 heures du matin, je vis qu'il déviait trop vers le N.-E. Nous avions espéré arriver à un grand chemin qui nous aurait conduits à l'Itouri. Le routin que nous primes s'arrêta brusquement après 3 kilomètres, il fallut revenir à notre ancienne route,

et faire quatre autres tentatives pour trouver quelque sentier menant au N.-O.; très tard, juste avant l'obscurité, nous en découvrîmes enfin un marqué par des flaches. Le lendemain 19, nous nous y engageâmes, et, marchant rapidement, nous arrivâmes vers 10 heures du matin à un ancien village. Là finissaient les « miroirs »; malgré tous nos efforts, il fut impossible de rien dépister. En désespoir de cause, nous essayâmes d'une large passée courant au N.-O., mais celle-là aussi se perdit bientôt.

Après réflexion, je rentrai au camp de la veille, et je me décidai à prendre la route qui va vers Maboungou, et de là enfilier un sentier latéral, que les natifs disaient conduire à l'Ihourou; mais nous ne tardâmes pas à voir qu'il s'arrêtait à quelques huttes de Ouamboutti.

Après avoir consulté mes chefs de compagnie, je pris le parti de revenir à l'ancienne voie d'Ipotó, où nous engagerions deux guides, puis nous suivrions le sentier menant chez Oulédi, et là nous traverserions l'Ihourou et continuerions à marcher par la rive nord. Si je continue à chercher des chemins avec le même bonheur, pensai-je, je pourrai perdre quatre ou cinq jours; et la brièveté du temps qui m'est alloué ne le permet pas. Seconde raison: si je rompais route pour gagner la rivière en traversant la brousse, la tentative prendrait cinq jours, retard qui contre-balancerait tout avantage que pourrait offrir le chemin du nord.

Le 22, enfin, nous arrivons chez Kilonga Longa, où nous engageons quelques hommes pour nous conduire par la rive sud de l'Ihourou. Partis le 24, nous gagnons la Lenda le 1^{er} mars, tirant maintenant sur le N.-O. et le N.-N.-O. Le 9, nous touchons à Farichi, station extrême d'Ougarrououé. Le 14, dans la matinée, nous étions sur l'Itouri, chez l'Arabe lui-même. Une pluie persistante m'avait donné les fièvres; à mon arrivée, je dus m'aliter pendant quarante-huit heures.

Huit ou dix de mes hommes étaient en ravitaillement, il fallut plus de trois jours pour les ravoir.

Des 56 hommes laissés le 18 septembre 1887 chez Ougarrououé (5 Somali, 5 Nubiens et 46 Zanzibari), 26 étaient morts. Sauf Doualla, tous les Somali y avaient passé. A mon départ, deux des nôtres n'étaient pas encore rentrés. Je substituai Baraka W. Moussa à un de nos messagers laissé à Ipotó pour cause d'ulcère malin. Djouma B. Tsaid resta avec Ougarrououé.

La plus grande partie des gens étaient en si piteux état que je refusai d'abord d'en emmener sept, mais, le chef ne voulant pas entendre à les garder, je fus obligé de m'en charger, avec la certitude qu'ils mourraient en route.

Dans la matinée du 16, Abdoullah et ses messagers furent expédiés à l'aval. Le 17, je pris livraison de 44 carabines que nous avions laissées, et fis présent au chef arabe de 2 carabines et de 42 cartouches pour remingtons.

Le 18, j'apurai les comptes avec Ougarrououé: 4540 francs ou 150 francs pour chacun des 29 hommes; je lui remis votre lettre et des billets à ordre. Nous repartîmes le même jour pour l'Ibouiri.

Du 19 au 23, sur le chemin de Farichi, la pluie ne cessa, rendant le sentier très mauvais, et grossissant les ruisseaux qu'il fallait traverser. De Farichi à Ipotó j'eus la fièvre tous les jours, et, n'ayant pas de porteurs,

je devais me traîner pendant toute l'étape quotidienne : de 8 à 11 kilomètres. Constamment mouillés et marchant par des routes pénibles, nos hommes étaient fort découragés, quelques-uns même désespéraient tout à fait.

Nous gagnons Ipoto le 11, et nous repartons le 15. Encore tourmenté par la fièvre, j'arrivai ici le 26 avril. Tous, nous fûmes heureux d'apercevoir le fort Bodo. J'avais été obligé de laisser à Ipoto Doualla, le Somali. Tam, l'ex-ànier, avait déserté. Dix de nos malades étaient tombés pour ne plus se relever. Kibouana mourut de la poitrine au camp de Mambougou. Des 56 laissés chez Ougarrououé, 14 seulement ont pu faire leur entrée au fort.

A mon retour ici, vous étiez parti depuis si longtemps, que je n'eusse pu vous atteindre avec le peu de carabines dont je disposais. Donc, je restai sous les ordres du capitaine Nelson, auquel vous aviez confié la station.

Les pluies, les inondations, les fièvres et diverses maladies avaient occasionné nos longs retards. Ceux d'entre nous qui n'avaient point perdu leurs forces ont ressenti vivement le désappointement de ne vous point accompagner.

J'ai l'honneur d'être, etc.

W.-G. STAIRS,
lieutenant au corps du Génie.

L'état sanitaire de la garnison restée au fort Bodo ne laissait pas trop à désirer; les ulcéreux n'étaient ni mieux ni plus mal; les anémiés d'Ipoto avaient peut-être gagné quelques grammes; mais les débiles et les malingres montraient assez par leur aspect misérable qu'ils étaient incapables du long et écrasant voyage auquel il fallait se préparer.

Les 1 772 kilomètres du trajet à Yambouya et retour, il eût été impossible de les imposer à des hommes obéissant à contre-cœur : pour venir à bout d'une si terrible étape, il fallait des volontaires sûrs d'eux-mêmes, aiguillonnés par l'intérêt, stimulés par la certitude que, la tâche finie, ces misères de la forêt, famine, humidité, pluie, boue, obscurité, nourriture végétale, flèches empoisonnées, ne seraient plus que choses du passé. Et alors les voluptés du Pays aux Herbes, la divine lumière, la splendeur et la chaleur du grand jour, les ondulations de l'herbe aux brises rafraîchissantes, la consolation de voir le ciel en haut, et la terre pleine d'une vie joyeuse, la terre toujours bienfaisante, toujours caressante! « Hâte ce jour, Dieu de miséricorde! » Mais ces hommes noirs, ces brutes, ces moricauds, ces *niggeurs*, peuvent-ils éprouver pareils sentiments? Nous verrons!

Notre maïs avait été récolté et engrangé avec sollicitude; les

champs déjà préparés attendaient les cultures nouvelles; les bananeraies fournissaient plantains et bananes en quantité illimitée, les patates douces croissaient spontanément en divers endroits; nous étions bien approvisionnés de fèves.

Ces méchants pygmées d'Ouamboutti avaient fait des visites nocturnes pour ravager nos maïs. Le lieutenant Stairs, avec quelques-uns des durs-à-cuire de la garnison, fit la chasse aux maraudeurs, perdit un homme dans l'action, mais ôta à ces voleurs petit format l'envie de recommencer.

Le fort comptait maintenant 119 Zanzibari de l'avant-garde, 4 soldats d'Emin, 98 porteurs madi, 3 blancs de l'Albert-Nyanza, plus 57 Zanzibari et Soudanais, et les 2 officiers de la garnison. Soit, 285 âmes. Dans ce nombre il nous fallait prendre de quoi former une colonne de pagazi et de volontaires zanzibari pour secourir Barttelot et l'arrière-garde.

Après deux jours de repos j'ordonnai la revue générale. A tout le monde j'expliquai les embarras de la situation : Nos frères blancs étaient retenus là-bas, Dieu savait par quelles difficultés, difficultés qui, sans doute, leur semblaient plus terribles qu'à nous, puisque, nous autres qui les avons traversés, nous survivions et en prenions très bien notre parti. L'expérience nous avait appris qu'il faut ménager les rations, économiser les vivres si l'on veut ne pas périr dans le désert; nous savions maintenant où nous pourrions reposer nos corps épuisés. Combien notre arrivée réjouirait les pauvres amis, angoissés par notre longue absence! Les bonnes nouvelles que nous apporterions ranimeraient les faibles, rendraient le courage aux désespérés. Chacun savait les trésors en étoffes et rassade que possédait l'arrière-garde. Nous n'emporterions pas tout; il n'en était nul besoin; ces richesses, comment mieux les répartir que sur les fidèles et infatigables compagnons qui, ayant mené leur maître deux fois au Nyanza, le ramenaient à ses amis perdus depuis un si long temps? « Je vous prie, que ceux qui le veulent bien se mettent à mes côtés. Ceux qui préfèrent demeurer au fort resteront dans les rangs! »

Vantant leur force surabondante, leur santé parfaite et leur valeur de tous bien connue, 107 hommes crièrent : « Allons au major! Au major! » et s'élançèrent vers moi. Six seulement, réellement malades et rongés d'ulcères, ne bougèrent pas.

Ceux qui se connaissent en hommes trouveront que cette conduite témoignait d'un certain mérite. Tant pis pour ceux qui ne savent pas distinguer les beaux côtés de la nature humaine ! Il en est qui dans un tableau ne discernent pas le pinceau du grand maître, et qui dans un poème sont incapables d'apercevoir la grâce et l'élégance, la force et la vérité, dons du vrai poète.

Après avoir choisi dans la garnison quelques soldats pour remplacer ceux qui n'eussent pu supporter les longues cheminades, on distribua des provisions. Chacun devait emporter 25 rations de maïs et de la farine de plantain autant qu'il pourrait.

Jusqu'au soir du 15 juin, tout le monde au fort s'occupait à écraser dans un mortier les grains de maïs ; la mouture tamisée formait un « gruau » que l'on appelait aussi « riz de maïs ». Décortiquées, les bananes étaient coupées par tranches, desséchées sur un gril de bois au-dessus d'un feu lent, puis pilées en une farine assez fine. Pour ma part, après avoir pourvu aux besoins généraux, je ravaudai mes effets personnels : pantalon, souliers, chaise, parasol, mackintosh, etc.

J'avais l'intention de conduire en personne la colonne de secours, sans être accompagné d'officiers, et cela pour plusieurs raisons, dont voici la principale : la présence de tout Européen implique une forte augmentation de bagages, et j'en voulais aussi peu que le comportait la sécurité générale. D'ailleurs, le lieutenant Stairs méritait de se reposer après son expédition à Ipoto pour le portage du bateau d'acier, et son voyage chez Ougarrououé pour ramener les malades. Et depuis la fin de septembre, le capitaine Nelson avait traîné de malaise en malaise : ulcères, faiblesse générale, éruptions à la peau, sciatique, pieds très endoloris, fièvre obstinée. Avec un sang aussi vicié, pareille entreprise lui eût été mortelle. En dernier lieu, le D^r Parke était d'autant plus requis pour les malades du fort que la garnison presque entière se composait d'hommes qui avaient besoin de ménagements et de soins médicaux.

Ce fut à grand'peine que nous en pûmes tirer 14 hommes capables d'accompagner le capitaine Nelson jusqu'à Ipoto pour en rapporter la douzaine de charges laissées. Au moment du départ il fut encore alité par une attaque de fièvre intermit-

tente et par un singulier gonflement de la main : le D^r Parke dut le remplacer pour ce court voyage.

Randy, mon fidèle petit terrier, qui avait si bien supporté les fatigues de la double marche à l'Albert-Nyanza, et nous avait rendu un si grand service à l'heure du besoin, était devenu l'enfant gâté de tous..., quoiqu'il ne permit à aucun Zanzibari de m'approcher sans être annoncé. Pour lui épargner les fatigues de ce voyage de 1 800 kilomètres que j'allais entreprendre, je crus bien faire de le confier aux soins du lieutenant Stairs. Mais le pauvre animal ne comprit point mes intentions, et, refusant obstinément toute nourriture, il mourut de chagrin le troisième jour après mon départ.

En réfléchissant mûrement à l'état du fort et de sa garnison — 60 carabines — très bien approvisionnée, avec un commandant aussi capable que le lieutenant Stairs, assisté du capitaine Nelson et du D^r Parke, j'avais la confiance la plus absolue qu'ils étaient invulnérables contre n'importe quelle attaque des sylvains, fussent-ils innombrables. Un fossé large et profond courait sur les deux tiers de l'enceinte. Chaque angle était défendu par une barricade dont les flancs et les approches, dûment à portée de fusil, se reliaient par une palissade continue, qu'appuyait au dehors un terrassement et au dedans une solide banquette. Des barrières défendaient les routes principales. Le village habité par la garnison s'élevait sur le côté que le fossé ne protégeait pas ; on l'avait disposé en V, de manière à masquer l'entrée du fort. De jour, aucun ennemi ne pouvait s'approcher jusqu'à 150 mètres sans être aperçu. La nuit, 10 sentinelles garantissaient contre le feu et toute surprise.

Ces précautions n'avaient pas été prises en vue des natifs seulement, mais aussi des Manyouema, qui auraient pu les exciter contre nous. Autant de raisons militant pour et contre une semblable alliance, il fallait, en bonne politique, se garer de l'inconnu. Des centaines de stations ou camps que j'ai construits en Afrique, il n'en est aucun qui n'ait pourvu à quelque possibilité prochaine ou éloignée.

Au moment de quitter le fort Bodo, je n'avais donc aucune inquiétude au sujet des natifs ni des Manyouema ; je ne craignais pas davantage une incompatibilité d'humeur entre les officiers et les Zanzibari. Mes camarades connaissaient maintenant le